

**Pour une ivresse de la beauté !
Québec, Mexico, Paris, Bichkek, Athènes**

Marc Mercier

Numéro 155, décembre 2011, janvier 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66696ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mercier, M. (2011). Pour une ivresse de la beauté ! Québec, Mexico, Paris, Bichkek, Athènes. *24 images*, (155), 44–45.

Pour une ivresse de la beauté!

QUÉBEC, MEXICO, PARIS, BICHKEK, ATHÈNES

par Marc Mercier

LA REVUE QUÉBÉCOISE *INTER*, *ART ACTUEL* (N° 109) VIENT DE PUBLIER UN NUMÉRO INTITULÉ «*Art vs médias 50 ans après*» tout à fait bienvenu pour quiconque souhaite faire le point sur l'histoire des arts technologiques et la situation actuelle tant du point de vue artistique, philosophique que politique. Si cette histoire ne se confond pas totalement avec celle de l'art vidéo, il existe cependant de nombreux points d'intersection qu'il est souhaitable de prendre en compte pour appréhender les enjeux contemporains des images et des sons, non seulement dans le champ restreint des arts, mais aussi sur le plan social. Il convient de se plonger au cœur des œuvres avec l'innocence d'un enfant et une approche critique rigoureuse, une sorte d'intelligence sensible à laquelle nous invitent les rédacteurs de cette revue.

De Québec, osons un saut jusqu'à Mexico où s'est tenu du 30 septembre au 9 octobre 2011 le 4^e Festival des arts électroniques et vidéo *Transitio*. Dans l'espace Estudios Churubusco avait lieu une exposition d'installations vidéo, sonores et multimédias qui semblaient prolonger les inquiétudes et enthousiasmes de la revue *Inter*, *art actuel*, puisqu'elle interrogeait les modes d'application des technologies actuelles dans la société à travers le prisme du regard artistique. L'idée géniale de la commissaire d'exposition Bàrbara Perea a été de confronter d'emblée le visiteur à une œuvre de deux grands maîtres *historiques* de l'art vidéo, Steina et Woody Vasulka (Islande / République tchèque) : *Matrix 1* (1970-1972).

Les six écrans qui composent cette installation exposent visuellement le comportement des sons électroniques. Nous assistons au cheminement de formes abstraites qui subissent de nombreuses transformations dans l'espace jusqu'à ce qu'elles s'en échappent pour rejoindre sous la forme d'ondes (bien sûr invisibles) notre oreille. C'est l'essence de l'art vidéo. La main mise sur une matière électronique fluide pour la sculpter et l'offrir au regard. Cette générosité joyeuse était de l'ordre du possible dans les années 1970. Nos sociétés n'avaient pas encore subi l'acharnement totalitaire des pouvoirs à mettre sous haute surveillance chacun de nos faits et gestes à coups de caméras et de puces électroniques de toutes sortes. Les artistes contemporains ne peuvent plus user des technologies

les yeux. Les yeux n'ont pour repères que ce que les mains enregistrent en temps réel, devant ou derrière soi, au-dessus, au sol... Le corps découvre les sensations de la nuit, de la marche à tâtons, à ceci près qu'il ne se meut pas à l'aveuglette mais selon des données désordonnées. Dérèglement des sens. La machine de vision qu'il porte n'est pas un outil qui facilite, mais qui complexifie son rapport au monde. Son environnement familial devient un territoire étrange. Il a des gestes qui semblent insensés pour l'observateur extérieur, il est *dé-civilisé* dans sa ville même. Il expérimente la re-découverte du familial.

Cette expérience aurait eu tout à fait sa place dans une exposition vidéo conçue par Claude David-Basualdo, qui se tient en ce moment à la Villette de Paris : *L'œil sur les rues* (du 12 octobre 2011 au 15 janvier 2012). Vingt-trois œuvres d'horizons géographiques différents rendent compte de la multiplicité des rapports que nous pouvons entretenir avec la rue. Il y a le plus tragique : cette très courte vidéo de l'Iranien Shahram Antekhabi, *Mehmet* (2005, 1 min 12 s), qui devance le geste de Mohamed Bouazizi (jeune Tunisien dont le suicide par le feu en décembre 2010 a déclenché la révolution en Tunisie)... un homme en costume, un bidon à la main, marche sereinement sur un trottoir..., il s'arrête..., se verse du liquide sur le corps..., allume son briquet... le film se termine avant le drame... ; et le plus ludique : cette installation interactive du Suisse Peter Aerschmann, *Global City* (2008) où la totalité monde se déploie de

sans exiger d'eux-mêmes et de nous une vigilance extrême. Cette prise de conscience nécessaire peut passer, bien entendu, par une phase ludique et expérimentale. Témoin cette installation interactive de l'artiste de Hong-Kong Eric Siu, *Optical Handlers-eyee* (2008-2011), qui prolonge une action performative à laquelle j'ai assisté dans les rues de Mexico. L'artiste propose aux passants de chausser des lunettes-écrans reliées à des gants munis de micro-caméras stéréoscopiques. Les mains deviennent



Crosstalk de Paulette Phillips (*L'œil sur les rues*, exposition – parc de la Villette)

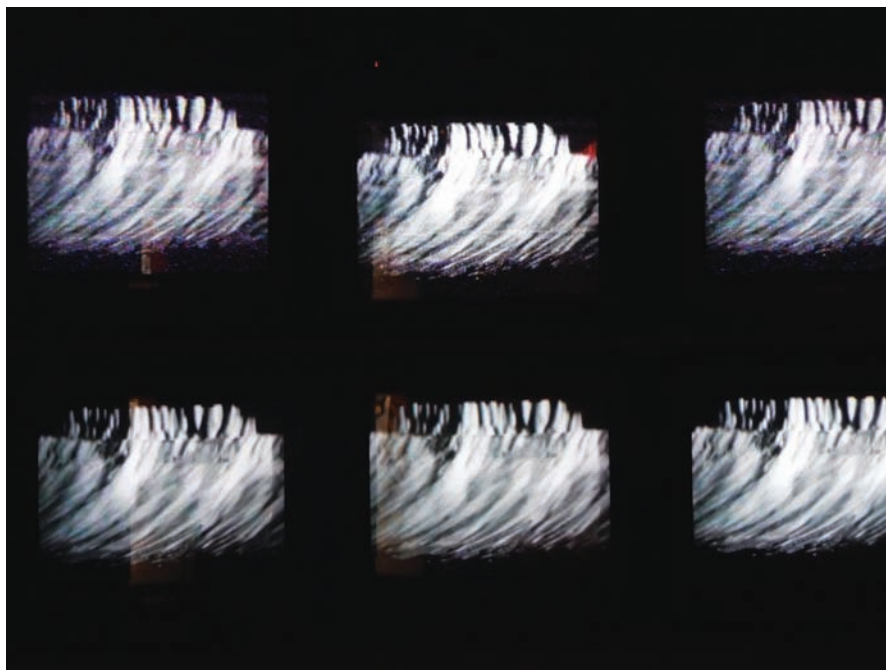
manière aléatoire sur un large écran. Parfois une sorte de mur rideau occulte la scène urbaine que le spectateur, d'un geste, peut ouvrir. Un théâtre électronique où se jouent des scènes de rues de je ne sais quelles parties du monde... *planétopolis*... Jeux de la vie et du hasard urbain...

Il y a aussi le plus inquiétant : ce *Ventosa* (2008, 2 min 30 s) du Mexicain Esteban Azuela qui ausculte le corps malade des grandes villes dont les virus circulent à travers les réseaux tentaculaires des câbles

De la ville à la campagne, il n'y a qu'un pas, franchi allègrement par le responsable Shaarbek Amankul de l'Art Center de Bichkek au Kirghizstan. Il a eu l'audace d'organiser près du lac Issyk-Kul (une région rurale où sont préservées des pratiques culturelles ancestrales, mariant islam et chamanisme), un International Nomadic Art Camp (du 26 août au 8 septembre), regroupant des artistes traditionnels et contemporains de différents continents, Asie centrale, Extrême-Orient, Amérique

l'interactivité, la création de conditions, au moyen de la technique, permettant d'impliquer directement le spectateur dans le déroulement de l'œuvre. Un autre thème récurrent pour qui connaît la littérature sur les arts numériques est la possibilité de communiquer et de créer avec des individus tenus à distance, parfois même anonymes, et nous voyons là resurgir le concept de *création collective*. Je me souviens d'un colloque houleux sur les arts technologiques auquel j'avais participé il y a une quinzaine d'années à Athènes, où nous étions bien peu à critiquer l'humanisme béat qui tenta de s'imposer comme seule force progressiste. Les nouvelles technologies de communication étaient censées résoudre les problèmes économiques et de circulation des peuples démunis et encastrés sur leur territoire. Ces mêmes idôlâtres de la technologie vantent aujourd'hui les mérites d'Internet dans les processus qui ont mis à bas des dictatures dans les pays arabes. C'est encore une fois les pays riches et industrialisés qui auraient fourni aux *barbares* les moyens d'accéder à la civilisation, d'entrer dans l'Histoire à condition d'adopter nos *droits de l'homme et du citoyen* comme au temps des croisades la religion catholique. Fantasma d'un soi-disant *désir d'Occident* universel ! Mais de tout temps, les hommes se sont emparés des armes de l'ennemi pour accélérer leur émancipation. Rien de nouveau. Il ne suffit pas d'impliquer à distance des artistes vivant derrière des verrous étatiques ou économiques, encore faut-il détruire les serrures d'un côté comme de l'autre. Il ne s'agit pas de rendre vivable la situation d'un prisonnier avec des pansements numériques, mais d'accompagner ses désirs de libération, d'amplifier les plans qu'il tire sur la comète. Il faut aller travailler en personne au Kirghizstan, en Palestine, en Syrie... pour que les rêves contenus dans nos pratiques artistiques et politiques ne soient pas de nouvelles chimères. « En vérité, tout ce que nous nous sommes proposé, c'était de changer le monde, le reste on l'a improvisé en route », dit avec un juste sourire le sous-commandant Marcos.

Il nous faut improviser beaucoup, en route, avec en bandoulière nos armes poétiques, électroniques, numériques, que saisisse... pourvu que nous ayons l'ivresse de la beauté du geste. ■



Matrix de Steina et Woody Vasulka

électriques et téléphoniques. Paysage urbain qui va disparaître avec les nouvelles technologies de transmission sans fil.

Mais comme pour l'exposition de Mexico, je me suis penché sur la première œuvre qui accueille le spectateur, qui ouvre le bal des images, qui donne le ton ? Ici, il s'agit de *Crosstalk* (2004, 7 minutes) de l'artiste canadienne Paulette Phillips. Des gens sont filmés au ralenti dans une rue... Tous tournent leur regard vers nous avec une ostensible inquiétude. Quelque chose s'est passé. Nous ne saurons jamais quoi. Quelque chose qui nous regarde, certainement, mais nous demeurerons jusqu'au bout dans l'incertitude. Peut-être est-ce nous, l'objet de leur effroi ? Le danger est-il contenu dans notre regard ? Est-il partout et nulle part ? Telle est la situation vécue par la majeure partie d'entre nous trop souvent prête à accepter tous les délires sécuritaires.

centrale, Europe... Pendant une semaine, ils ont mêlé leurs pratiques, vidéo, photo, sculpture *in situ*, fabrication de tapis selon les techniques kirghizes, se sont jointes à des rituels locaux... La semaine suivante, ils se sont retrouvés à Bichkek pour participer à une exposition à la Kyrgyz National Agrarian University, mêlant ces différentes disciplines, usant des matériaux les plus rudimentaires (bois, corde, pierre, etc.) ou sophistiqués (vidéo, photos numériques). Et c'est dans cette ambiance absolument incroyable que s'est tenu le premier festival d'art vidéo du Kirghizstan au Dom Kino de Bichkek. La poésie électronique gagne du terrain !

Si nous revenons à ce qui constitue le commencement de ce texte, à savoir une série d'articles interrogeant l'Histoire et les enjeux actuels des arts multimédias, nous noterons un thème souvent abordé,